

LE JOUR DU SALUT ¹

Dieu dit : « Au temps favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru. » Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.

(II Cor., VI, 2.)

Mes chers frères,

Les paroles que j'ai choisies pour texte, quoique placées au commencement d'un chapitre, se lient étroitement à la fin du chapitre précédent, que j'ai eu soin de vous lire, et qui contient l'appel le plus pressant peut-être et le plus pathétique à la conversion qui se trouve dans la parole de Dieu. « Dieu était en Christ, avait dit saint Paul, réconciliant le monde avec lui-même; nous vous en supplions au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu! » Puis il ajoute : « Puisque nous travaillons avec Dieu » pour sauver et ramener à lui les pé-

1. Prêché pour la première fois à Nîmes, le 12 sept. 1880.

cheurs, « nous vous exhortons à faire en sorte que vous n'ayez pas reçu en vain la grâce de Dieu », la grâce de la réconciliation, de la rédemption, de la prédication de l'Évangile. » Car Il dit : « An « temps favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je « t'ai secouru. » Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » En d'autres termes : Le soleil de la grâce divine s'est levé sur vous; c'est un jour à la fois brillant, bienfaisant et rapide qui vous éclaire; hâtez-vous d'en profiter!

En tout temps le principe posé dans notre texte est vrai, et la leçon qu'il contient salutaire. Comme l'indiquent les mots : « Il dit », c'est-à-dire Dieu dit, il renferme une citation de l'Ancien Testament. Vous trouverez en effet la même sentence au chapitre XLIX^e du livre d'Ésaïe. Mais elle est encore plus vraie dans la bouche de l'apôtre que dans celle du prophète. Chez Ésaïe, elle a quelque chose de prophétique; elle se rapporte — vous pourrez vous en convaincre en relisant le contexte — à la mission de celui qu'il appelle le Serviteur de l'Éternel, et que nous appelons, nous, Jésus le Christ. Alors le temps de la grâce, le jour du salut par excellence était à venir; aujourd'hui il est arrivé, en sorte que mon texte s'applique à nous,

chrétiens, plus directement et plus complètement qu'aux Juifs contemporains d'Esaië. Ajoutons que si la vérité qu'il exprime concerne sans contredit les hommes de tous les temps et de tous les pays, il est tout spécialement opportun et nécessaire de la rappeler aux esprits légers et superficiels, toujours portés à diminuer quelque chose du sérieux profond de l'Évangile. C'était le défaut des Grecs, de ceux de Corinthe, par exemple, à qui écrivait l'apôtre : n'est-ce pas aussi celui des Français? Vous le voyez : nous avons toutes sortes de raisons de prendre à cœur l'avertissement contenu dans les paroles de mon texte ; elles sont comme un glaive acéré ; oh ! puisse, par la vertu de l'Esprit de Dieu, ce glaive pénétrer dans nos âmes pour les blesser d'abord et les guérir ensuite !

I

« C'est aujourd'hui le jour du salut », dit l'apôtre. En face et à l'encontre de cette affirmation, il n'y en a que trois autres possibles : Il n'y a point de jour du salut ; le jour du salut, ce sera demain ; le jour du salut c'était hier. Examinons-

les tour à tour; ce sera tout ensemble mettre en lumière l'idée de notre texte par la comparaison avec les idées contraires et l'établir par leur réfutation.

Plusieurs disent : « Il n'y a point de jour du salut, car il n'y a point de salut ni de Sauveur. Toutes choses demeurent dans le même état depuis le commencement de la création. Non pas tout à fait dans le même état cependant; l'histoire constate au sein de l'humanité des progrès de tout genre, progrès matériels, intellectuels, sociaux, scientifiques, dont l'exposition actuelle de Paris est le magnifique résumé et le glorieux témoignage; mais espérer ou réclamer une délivrance surnaturelle, des lumières ou des secours venant d'en haut, c'est rêver l'impossible. » Voilà ce que pensent des milliers et des millions de nos contemporains, ce qu'affirment beaucoup de savants et de demi-savants, ce que les journaux répètent sur tous les tons. Beaucoup d'autres, sans professer ouvertement ces opinions, les pratiquent. Ils ne s'enquièreut pas du salut; ils ne le recherchent pas par la prière secrète et par la repentance; peut-être fréquentent-ils le culte public, peut-être écoutent-ils avec approbation la prédication de

l'Évangile, mais ils semblent ne pas se douter que cette prédication n'est pas autre chose qu'un message de salut, et que, si ne pas le recevoir, ne pas le prendre pour eux-mêmes par la foi, c'est le rejeter. Les appels solennels que Dieu leur adresse par la mort de leurs amis et de leurs proches ne parviennent pas davantage à troubler leur sommeil. Évidemment la question du salut n'existe pas pour eux; ils ne croient pas au fond que le mot de salut corresponde à un besoin réel de l'homme, ni qu'il désigne un don réel de Dieu.

Mes frères, on ne peut pas tout prouver. On ne le peut pas d'une manière absolue; encore moins le peut-on dans les limites d'une prédication. Je m'abstiens donc absolument aujourd'hui de discuter la thèse des athées et des matérialistes. Je suppose fermement établies ces deux vérités : Dieu existe, le Dieu Esprit, le Dieu Créateur, le Dieu juste, saint et bon; la loi que nous lisons dans nos consciences, que Moïse et Jésus-Christ ont énoncée avec tant de netteté et d'autorité, est vraiment sa loi. Elle est l'expression certaine de sa volonté et de notre devoir. Si vous admettez ces vérités, si vous en êtes persuadé et pénétré, j'affirme que vous ne pourrez pas jeter un regard sur le monde

qui nous entoure, sans que la nécessité du salut s'impose à votre pensée et à votre cœur. Voyez l'incrédulité et la superstition rivaliser l'une avec l'autre pour prendre en vain le nom de Dieu; voyez combien ce saint nom, le nom de notre Père qui est dans les cieux, est oublié, méconnu, déshonoré par ceux qu'il a faits à son image et pour être ses enfants; lisez par exemple les blasphèmes où semble se complaire une certaine presse lorsqu'elle parle de religion, ou plutôt ne les lisez pas, ils souilleraient votre pensée, mais recueillez-en l'écho qui parvient jusqu'à nous. Et les commandements de Dieu, qu'en a-t-on fait! Pour ne parler que de ceux dont la violation n'est pas seulement un péché mais un crime, en face de ce commandement : « Tu ne commettras point adultère », mettez les mœurs contemporaines, telles que nous les représentent le théâtre et les romans du jour; en face de ce commandement : « Tu ne déroberas point », mettez les jeux de Bourse, les réclames trompeuses, les falsifications sans nombre en usage dans le commerce; en face de ce commandement : « Tu ne tueras point », mettez la guerre et ses horreurs, et la préparation pendant la paix d'engins de destruction toujours plus effi-

caces, c'est-à-dire plus meurtriers, devenue la grande et commune préoccupation des peuples de l'Europe. J'ai parlé de guerre : rappelez-vous la dernière guerre que la France ait faite ou subie, les épouvantables leçons d'une calamité presque sans exemple, les aveux qui ont été faits alors, les résolutions qui ont été prises, et voyez où nous en sommes aujourd'hui. Considérez le débordement d'une corruption qui, dans notre capitale, dépasse, assure-t-on, ce qu'on a vu au temps de l'Empire. Et puis comptez sur le progrès, sur les institutions politiques, sur l'instruction toute seule, pour moraliser et sauver un peuple !

Mais il ne suffit pas d'examiner le mal en grand et comme du dehors. Descendez dans vos consciences ; lorsque vous faites la revue des années écoulées, êtes-vous en somme satisfaits de la manière dont vous avez vécu ? Le mal commis, le bien négligé par vous, n'ont-ils rien qui vous trouble et qui vous pèse ? Est-il vrai, oui ou non, que vous avez besoin de pardon, c'est-à-dire de salut ? — Aujourd'hui même, dans la lutte que vous avez à livrer contre le mal, et qui, pour tout homme sérieux, est le vrai fond de la vie, êtes-vous toujours, êtes-vous habituellement les plus forts ? n'y

a-t-il pas telle tentation à laquelle vous succombez toujours de nouveau, quoique en gémissant peut-être? est-il vrai, oui ou non, que vous avez besoin d'une transformation de votre nature, d'une force qui se déploie dans votre faiblesse, c'est-à-dire de salut? — Dans vos relations avec Dieu, car je veux supposer que vous le priez, puisque vous croyez en lui, avez-vous la liberté d'un enfant vis-à-vis de son père? n'y a-t-il pas plutôt comme un nuage qui vous cache sa face, comme une main glacée qui se pose sur votre cœur et en comprime les élans, lorsqu'il voudrait se livrer tout entier à la confiance et à l'espérance? est-il vrai, oui ou non, que vous avez besoin de réconciliation avec Dieu, c'est-à-dire de salut? — Quand vous pensez à ce qui doit suivre la mort, à cet avenir si proche et sans bornes, êtes-vous sans appréhension? Votre âme n'est-elle pas plutôt partagée entre un vague espoir et une cruelle inquiétude? ne vous dites-vous pas quelquefois que c'est une chose effrayante de ne pas savoir où vous allez, où vous serez pour toujours? Est-il vrai, oui ou non, que vous avez besoin d'espérance, de certitude, de vie éternelle, de salut enfin? — « Mais, me direz-vous peut-être, je croyais que le salut était venu, qu'il

avait été donné au monde, d'après l'Évangile, il y a bientôt dix-neuf siècles. » — Assurément il est venu; mais ce salut, ou plutôt ce Sauveur, ne sauve un peuple ou un individu qu'autant qu'ils l'ont reçu et qu'ils croient en lui; et voilà pourquoi, au XIX^e siècle après Jésus-Christ, m'adressant à des personnes qui toutes ont été baptisées au nom de Jésus-Christ, je puis leur parler du salut comme d'un bien immense que plusieurs n'ont pas encore, mais que leur premier devoir est de rechercher et de recevoir. Ah! l'apôtre a raison de parler du *jour* du salut, car en dehors de ce jour il n'y a que la nuit, nuit de l'ignorance, nuit du péché, nuit du désespoir plus ou moins tempéré pour un peu de temps par la frivolité, nuit dans laquelle s'abîment individu après individu, génération après génération. Si quelqu'un se sent encore environné de cette nuit fatale, qu'il se hâte de fuir vers la lumière, car ce jour est le jour du salut.

II

Si beaucoup pensent qu'il n'y a point de jour du salut, d'autres — et ils sont nombreux aussi —

disent : « Le jour du salut, ce sera demain. » Ils reconnaissent l'importance suprême de la question du salut; ils espèrent qu'elle sera tôt ou tard résolue pour eux dans un sens favorable. Mais se convertir aujourd'hui, obéir aujourd'hui à l'injonction suppliante de l'apôtre : « Réconciliez-vous avec Dieu ! » non. Je ne veux pas, disent les uns. Je ne peux pas, disent les autres. Il en est qui avouent franchement que l'austérité de la vie chrétienne les rebute, et qu'il leur plaît de jouir encore quelque temps « des délices du péché ». Il en est qui assurent au contraire qu'ils seraient trop heureux de se convertir, mais qu'ils ne sont pas prêts; lorsqu'ils auront accompli un certain travail sur eux-mêmes, lorsqu'ils auront réussi à rendre leur foi plus vive et plus ferme, leur repentance plus profonde, alors ils pourront en bonne conscience s'approprier la grâce de Dieu. D'autres enfin, plus nombreux encore, ne raisonnent pas tant que cela, ne se donnent pas la peine de chercher des motifs plausibles de renvoyer au lendemain; ils se contentent de le faire. Le Seigneur frappe à leur porte, ils ne peuvent méconnaître sa voix; mais d'autres visiteurs nombreux, bruyants, affamés, je veux dire les convoitises terrestres, assiègent cette porte. Ils

se la font ouvrir, ils remplissent la demeure, et le Seigneur reste dehors.

O vous qui vous reconnaissez ou qui devriez vous reconnaître à ces traits, ce que j'ai à vous dire n'est pas nouveau, mais c'est bien sérieux. Si je me proposais de vous plaire, je rechercherais la nouveauté; comme j'ai à cœur de vous sauver, je ne dois pas craindre de redire ce qui est vrai. Qu'importe que ces choses aient été souvent répétées, si elles touchent aux intérêts les plus pressants et aux plus graves périls de vos âmes! Mon Dieu! donne-moi des accents capables de les toucher!

Veillez considérer que c'est à Dieu seul qu'il appartient de fixer le moment comme les conditions de votre réconciliation avec lui. S'il s'agissait d'un de vos semblables, de rang supérieur au vôtre, que vous auriez offensé, vous ne songeriez pas à lui contester le droit de déterminer le jour et l'heure de l'entrevue qu'il vous accorderait. Or, Dieu a fixé le moment où il veut vous recevoir, et ce moment, c'est aujourd'hui. Dieu n'a jamais dit aux pécheurs ce que nous disons souvent à ceux qui nous demandent quelque service : « Revenez demain. » Jésus-Christ n'a jamais renvoyé à une occasion prochaine un malheureux qui

implorait son secours. Le père de l'enfant prodigue n'a pas dit à son fils repentant : « Quand tu auras mis des vêtements plus convenables, quand tu auras donné des preuves suffisantes d'amendement, je verrai si je puis te recevoir. » En tête de chacun des commandements et de chacun des appels de Dieu, nous pouvons toujours suppléer, lorsqu'il n'est pas énoncé, le mot *aujourd'hui*. Mais il s'y trouve souvent en toutes lettres. Moïse disait déjà au peuple d'Israël : « Aujourd'hui j'ai mis devant toi la bénédiction et la malédiction, la vie et la mort ¹. » « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs ² », dit un psaume cité à plusieurs reprises dans l'épître aux Hébreux. Et dans notre texte : « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » Dieu vous dit : « Aujourd'hui ! » Vous répondez : « Non ! demain ! » Vous commencez donc par refuser d'obéir à son ordre et de croire à sa parole ; n'est-il pas évident que c'est vous éloigner et non vous approcher du salut ?

Mais osons rechercher qui a raison, de Dieu ou de vous. Je rappelle que le salut est la réconcilia-

1. Deut., XXXI, 15 et 19.

2. Ps., XCV, 7, 8.

tion de l'homme avec Dieu. Il y a là un côté divin et un côté humain; un acte du pécheur qui revient à Dieu, un acte de Dieu qui reçoit le pécheur et lui fait grâce. Vous dites que demain sera le jour du salut. Vous estimez donc que demain il y aura pour vous de plus grandes facilités d'être sauvé. Ces facilités nouvelles, de qui viendront-elles? de Dieu ou de vous? Je suppose que vous répondrez plutôt : « De moi-même. Lorsque j'aurai bu un peu plus longtemps à la coupe des plaisirs, le dégoût viendra; l'âge me rendra plus froid et plus sage; les épreuves de la vie me forceront à élever ma pensée vers les choses invisibles. »

Avez-vous donc observé qu'en général la conversion soit le résultat et le dernier mot d'une vie mondaine? Est-ce que vous ne connaissez pas de vieillards qui ne soient pas chrétiens? Est-ce que vous n'avez jamais vu le malheur endurcir ou aigrir celui qu'il atteint, au lieu de le ramener à Dieu? Est-ce que vous ignorez cette loi de notre nature morale en vertu de laquelle, si la jouissance s'émousse, le désir devient toujours plus impérieux, de telle sorte qu'en cédant à ses passions l'homme voit les chaînes de son esclavage s'appesantir et non pas s'alléger? La vérité est que chaque jour

durant lequel la conversion est volontairement différée, la rend plus difficile. Que penseriez-vous d'un négociant aux trois quarts ruiné qui dirait : « Quand j'aurai fait quelques dettes de plus, je réparerai les brèches faites à ma fortune » ; d'un voyageur occupé de quelque affaire importante et pressante qui, averti qu'il tourne le dos à sa destination, répondrait : « Eh bien ! je ferai encore quelques lieues dans la même direction et puis je penserai à revenir sur mes pas » ? « Mais, direz-vous peut-être, ce qui m'empêche de retourner à Dieu aujourd'hui, c'est que je ne me sens pas prêt, pas mûr pour le salut. » Il y a longtemps que vous vous payez de cette excuse. De bonne foi, êtes-vous plus près du salut aujourd'hui qu'il y a dix ans ? Que prétendez-vous d'ailleurs ? Vous rendre plus digne, ou moins indigne d'être reçu par le Seigneur ? Mais n'avez-vous pas lu ou pas compris qu'il reçoit les pécheurs et que nous sommes sauvés par grâce ? Saint Paul nous l'apprend dans notre passage même : il n'y a de justice valable devant Dieu que celle de Jésus-Christ, qui devient nôtre par la foi. Cette justice est sans tache ; elle satisfait parfaitement le souverain Juge ; elle vous appartient dès aujourd'hui, si vous vous y réfugiez

comme dans votre unique asile. Mais vous l'anéantissez, vous l'annulez en ce qui vous concerne, dès que vous entreprenez d'y mêler la vôtre.

Est-ce donc du côté de Dieu que votre salut deviendra avec le temps plus facile? Vous ne le pensez pas. Vous savez que Dieu est parfait, et que par conséquent sa bonté ne peut s'accroître. On aurait pu comprendre, sans l'approuver, qu'un Israélite dît : « J'attends, pour me tourner vers Dieu, la pleine manifestation de sa miséricorde et de son salut » ; mais vous, enfant de la nouvelle Alliance, vous savez que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique et qu'après ce don-là il n'est pas possible d'en attendre ou d'en concevoir un plus grand. Tout ce que vous pouvez alléguer à cet égard, c'est que la bonté de Dieu n'étant pas plus susceptible de diminuer que de s'accroître, vous pouvez sans danger la mettre à l'épreuve quelque temps de plus, assuré que votre repentir, si tardif qu'il puisse être, sera toujours bien accueilli. Mais, sachez-le bien, un pareil calcul serait aussi trompeur qu'il serait ingrat et odieux. Dieu sans doute sera toujours également prêt à pardonner au pécheur repentant, mais le pécheur ne sera pas toujours également en état de se repentir.

De nombreuses déclarations bibliques, en particulier plusieurs paraboles de Jésus-Christ, notamment celles du Figuier stérile et du Créancier impitoyable, établissent qu'on ne se joue pas impunément de la miséricorde de Dieu et que sa grâce, longtemps méprisée, aboutit à un jugement d'autant plus sévère. Dieu a soumis chacun de nous à une épreuve; cette épreuve doit avoir son issue et par conséquent son terme, autrement elle ne serait pas réellement une épreuve. Il y a un temps de sa faveur, ce temps dont il est dit au Psaume XXXII^e : « Tout homme de bien te cherchera au temps qu'on te trouve », et dans le chapitre LV^e d'Ésaïe : « Cherchez l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est prêt. » Il n'est pas prouvé que pour tout homme ce temps de grâce dure autant que la vie, mais surtout rien n'autorise à penser qu'il se prolonge au delà de la mort, du moins pour ceux à qui aucune lumière, aucun moyen de salut n'a manqué ici-bas. C'est pourquoi la seule incertitude de la vie, la seule possibilité de comparaître ce jour même devant le tribunal de Dieu, serait pour chacun de nous un motif de repentance vraiment irrésistible, sans notre inconcevable légèreté. Sans

m'appesantir davantage sur une considération qui vous est si familière, je me bornerai à raconter un fait que j'emprunte à l'autobiographie d'un pieux et véridique pasteur anglais, vivant encore aujourd'hui¹. Un réveil religieux remarquable s'était produit dans sa paroisse; les mondains eux-mêmes étaient sous une impression sérieuse. L'un de ceux-ci fit un rêve singulier. Il lui sembla qu'il se trouvait dans le marché d'une ville voisine. Dans un mur, à une place bien connue, il fut surpris (dans son rêve) de voir une porte qu'il n'avait jamais remarquée. Sans peine il en franchit le seuil, mais il s'en repentit bien vite, car il se trouva dans un lieu lugubre, et dont les habitants (il en reconnut plusieurs) paraissaient fort malheureux. Il voulut sortir, quelqu'un l'arrêta. Sur ses instances, le sévère gardien finit pourtant par le laisser passer, mais en lui disant : « Eh bien ! je t'accorde dix jours. » Puis il s'éveilla. Il raconta son songe à plusieurs personnes, et le pasteur en entendit parler. Il alla voir son paroissien, et le conjura d'écouter l'avertissement que Dieu lui adressait et de se convertir à lui. « Non, répondit-il ; si

1. Haslam.

quelque jour je me convertis, ce ne sera pas par l'effet de la peur; c'est l'amour de Dieu qui me gagnera. — Mais si vous avez méprisé cet amour, et s'il emploie ce dernier moyen pour vous arracher à la perdition!... » Tout fut inutile. Le dixième jour notre homme se rendit au marché qu'il avait vu en rêve; il constata que la porte mystérieuse n'existait pas, ce qui le rassura grandement. Il alla terminer sa journée et oublier ce qui lui restait d'inquiétude au cabaret. But-il une bouteille ou plusieurs, dit le narrateur, je ne sais; mais le fait est qu'en retournant chez lui, il tomba de sa voiture et se tua sur le coup. Il est rare que Dieu envoie de ces avertissements extraordinaires; mais il n'y a personne parmi nous qui puisse dire que Dieu ne l'ait pas souvent averti. Oh! qu'il nous fasse la grâce de ne pas endurcir nos cœurs, comme ce malheureux! Et comprenons bien qu'il n'y a qu'un moyen de fuir l'impénitence finale et irréparable, c'est de revenir à Dieu *aujourd'hui*.

III

Il y a une dernière façon de contredire l'assertion de mon texte, c'est de dire, non plus : « Le

jour du salut, ce sera demain », mais : « Le jour du salut, pour moi, c'était hier. Mon jour de grâce est passé. » — « J'ai longtemps cherché, dit l'un, et je n'ai pas trouvé; maintenant je n'espère et je ne cherche plus. » — « Plus malheureux que vous, reprend un autre, j'avais trouvé le salut et je l'ai perdu. Je suis de ceux qui, comme dit l'épître aux Hébreux, après avoir goûté le don céleste, sont retombés et ne peuvent plus être renouvelés par la repentance ¹. Je crains d'avoir commis l'iniquité qui, d'après Jésus lui-même, ne peut pas être pardonnée, d'avoir blasphémé contre le Saint-Esprit. » Si quelqu'un de vous, mes chers frères, était assailli par des pensées de ce genre, je voudrais lui rappeler que les malheureux que ces mystérieuses déclarations du Seigneur avaient en vue ne paraissent nullement avoir été inquiets et troublés. Cette conviction de péché, cette morne tristesse que vous ressentez, prouve que l'Esprit de Dieu ne vous a pas abandonné et qu'il a encore quelque prise sur votre âme. Ce que je vous accorde, c'est qu'il n'y a pas un moment à perdre.

1. Hébr., VI, 4-6.

Si ce désespoir raisonné et retranché derrière des textes est assez rare, ce qui ne l'est pas du tout, c'est un vague et profond découragement, produit chez bien des personnes par le sentiment d'avoir connu depuis longtemps l'Évangile et de ne pas y avoir trouvé pour leurs propres âmes une puissance de renouvellement et de vie. Elles se disent à peu près ceci : « Il y a eu un temps où j'étais bien près de me convertir ; mais aujourd'hui, est-ce encore possible ? Tout ce qu'on peut me dire, je le sais ; je l'ai enseigné à d'autres peut-être, mais je ne l'ai pas dans le cœur. Y a-t-il apparence qu'une vérité si peu nouvelle pour moi, puisse encore saisir et pénétrer mon âme au point de la renouveler ? qu'un remède cent fois essayé sans succès opère, à la cent-unième fois, la guérison ? » De telles pensées plongent de plus en plus ces âmes, non pas dans une salutaire angoisse qui leur arracherait ce cri : « Seigneur, sauvez-nous ! » mais dans une molle tristesse qui les endort. Je voudrais d'abord reconnaître ce qu'il y a de vrai dans leurs impressions. Oui, dans l'intention de Dieu, le jour d'hier était un jour de grâce ; et s'il ne l'a pas été pour vous, mon frère ou ma sœur, si vous avez reçu la grâce de Dieu en

vain, vous avez raison d'en gémir et de vous en accuser. Mais ce n'est pas seulement un jour, c'est toute une période de leur vie, la plus longue peut-être, que beaucoup d'entre nous ont négligé et refusé de consacrer à Dieu. Il y a là pour toute conscience réveillée un malheur qui demeure en un sens irréparable, un sujet de larmes dont l'amertume dépasse celle que causent les plus cuisants chagrins de la terre. Toute la question est de savoir si le fait d'avoir perdu une grande partie, la plus grande partie peut-être, de notre existence, est une raison pour la perdre tout entière; si ce n'est pas au contraire un motif puissant pour sauver sans retard ce qui nous en reste en le donnant à Dieu.

Mais est-ce possible? — Oui, par la puissance de Dieu qui agit en nous. S'il s'agissait, pendant ce peu de jours qui nous restent, de racheter nos fautes par nos mérites, de déraciner par nos seuls efforts des habitudes invétérées, de nous faire enfin de nous-mêmes un cœur nouveau et un esprit nouveau, j'en comprendrais que vous n'eussiez pas le courage d'essayer. Mais Dieu ne nous dit nulle part : « Confie-toi en toi-même »; il nous dit au contraire : « Croyez en moi; c'est moi, votre

Créateur, qui suis votre unique et tout-puissant Sauveur. Revenez à moi, enfants rebelles, et je guérirai vos rébellions ¹. » Jésus-Christ a guéri le paralytique cloué sur son lit de maladie depuis trente-huit ans; il a arraché Lazare à la pourriture du tombeau; il a pris le brigand, son compagnon de supplice, aux portes de l'enfer et l'a transporté dans le paradis; il dit à l'Église infidèle et tiède de Laodicée, qu'il a menacé de vomir de sa bouche : « Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime; aie donc du zèle et te repens ². » Il n'y a pas dans la Bible entière un mot qui commande ou qui permette le découragement à une seule âme d'homme. Le découragement vient de Satan; c'est lui qui, après nous avoir dit pendant des années : « Tu as bien le temps de te convertir », change tout à coup de langage et dit : « Maintenant il est trop tard. » — Non, il n'est pas trop tard, meurtrier des âmes, qui es aussi menteur dès le commencement! Tu triomphes trop tôt; je ne suis pas encore au séjour des pleurs et des grincements de dents. Dieu me dit : « C'est aujourd'hui le jour du salut », or c'est lui que je

1. Jean, XIV, 1; Es., XLIII, 11; Jérém., III, 22.

2. Apoc., III, 19.

veux croire, que *je crois*. S'il ne voulait pas me sauver, il ne m'aurait pas amené aujourd'hui dans sa maison pour entendre sa parole de grâce; il ne me ferait pas sentir au dedans, comme il le fait à cette heure même, l'attrait de son Esprit; il n'aurait pas mis dans le cœur et sur les lèvres de son Fils cette promesse qui coupe court à toutes les objections, qui confond et désarme tous les désespoirs : « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi ¹ ! »

En effet, si j'ai insisté jusqu'à ce moment sur le côté de mon texte par lequel il exprime un devoir de l'homme, je dois rappeler en terminant qu'il contient aussi un engagement et une promesse de Dieu. Aujourd'hui, c'est le jour où le pécheur doit se convertir; aujourd'hui, c'est aussi le jour où Dieu veut sauver et pardonner. Cette dernière application des paroles que nous méditons est même celle qui en découle le plus directement. Dieu avait dit par son prophète : « Au temps favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru », et l'apôtre ajoute : « Voici maintenant

1. Jean, VI, 37.

ce temps favorable » ; cela implique certainement que le jour présent est celui où Dieu veut nous exaucer et nous secourir. Vous représentez-vous bien, mes frères, ce que vaut un pareil message pour des malheureux prêts à périr ? Des naufragés, par exemple, errant depuis plusieurs jours sur quelque radeau et voyant leurs provisions épuisées ; des soldats cernés dans leurs retranchements par un ennemi dix fois plus nombreux, qu'éprouveraient-ils, ou plutôt que n'éprouveraient-ils pas, si quelqu'un leur disait, en leur montrant une voile ou une bannière qui flotte dans le lointain : « Le jour où vous serez secourus, c'est aujourd'hui ! » Eh bien ! si comme eux vous soupirez après la délivrance, j'ai aussi le droit de vous dire : « Aujourd'hui, c'est le jour du salut ! » Voulez-vous en finir avec ces hésitations entre le monde et Dieu où s'est consumé jusqu'à ce jour le meilleur de vos forces et de vos années ? Voulez-vous imposer silence aux suggestions de la chair qui dit : « Aujourd'hui il t'en coûterait trop de te convertir », à celles de l'incrédulité qui dit : « Aujourd'hui ce n'est pas possible » ? Voulez-vous vous jeter pour tout de bon entre les bras de votre Père céleste afin d'être pardonnés par sa seule

grâce, mais aussi afin d'être dirigés et gouvernés désormais par son seul Esprit? Si tels sont vos sentiments, osez vous emparer des paroles de notre texte et dire : « Seigneur, tu as fixé le jour : c'est aujourd'hui. Je te prends au mot. Aujourd'hui, tel que je suis, je viens à toi, persuadé qu'aujourd'hui tu me reçois et tu me sauves pour l'éternité. »

Amen.

Saint-Jean-du-Gard, 18 août 1889.